

MICHAEL DESCANVELLE

EN MISSION À MADAGASCAR

ROMAN



Michael Descanville

En mission à Madagascar

© Michael Descanville, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4219-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Ce livre est une œuvre de fiction basée sur des faits historiques ayant eu lieu à Madagascar entre novembre 1990 et août 1991.

À l'exception des personnages impliqués politiquement : les ex-présidents Richard Ratsimandrava et Didier Ratsiraka, Monja Jaona, Albert Zafy, Pierre Andrianajaona dit Pierrabé, le prêtre Henri de Laulanié et le musicien Sylvestre Randafison, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant réellement existé serait fortuite.

En-dehors des éléments historiques ou de notoriété publique, tout ce qui les concerne, de même que les propos qui leur sont attribués, ne sont que pure fiction.



L'île de Sainte-Marie

Chapitre 1

Novembre 1990

Après avoir passé une dizaine d'heures, prostré sur un matelas, les bras autour des genoux, la lumière s'allume et un bruit de clé se fait entendre dans la serrure de la porte. Michael Descanville voit entrer un homme aux épaules larges, grand pour un Malgache, les cheveux lisses tirés en catogan, portant une gamelle et un pichet d'eau qu'il pose au milieu du local. Il a l'air aussi demeuré qu'effrayant. Il se redresse avec un sourire cynique et reste sur place, les bras le long du corps, regardant Michael avec un sourire sadique. Après une seconde à peine, les rats se précipitent vers la nourriture. Michael se lève d'un bond et donne des coups de pied pour les chasser. Certains ont déjà plongé leur museau dans la bouillie brune. Après une hésitation, il attrape le bord de l'assiette métallique, jetant à terre les bêtes qui se sont accrochées en les tirant par la queue. L'un d'eux parvient à lui mordre la main. Michael lutte contre le réflexe de lâcher l'assiette. La porte claque dans un grand bruit et la lumière s'éteint. Il se retrouve seul, réalisant qu'il s'est battu pour conserver sa nourriture plutôt que pour sortir. Il a enfin vu un être humain et n'en n'a pas profité. Se servant de ses doigts, il avale sa maigre pitance presque sans la mâcher et ne retrouve son calme qu'après avoir léché chaque centimètre carré de son auge.

Michael se réveille dans l'obscurité. Il a mal au crâne. Il essaie de se redresser en se tournant sur le côté. Dans son mouvement, toutes les parties métalliques du lit se mettent à grincer dans un concert dissonant. Au passage, il inspire les odeurs d'excréments et de moisissure du matelas et vomit. Le mur est mouillé, l'atmosphère froide et humide. Il a beau écarquiller les yeux, il ne voit rien. Pas la moindre parcelle de lumière, c'est le noir absolu. Tout proches, des petits bruits qu'il n'a aucune peine à identifier. Il déteste les rats. Son angoisse monte d'un cran. Il se rappelle avoir lu dans la feuille d'information de l'ONU à Madagascar que le bacille de Yersinia, responsable de la peste noire se trouve dans le sang des puces qui peuplent leur fourrure. Il y a déjà eu cinquante cas avérés de peste à Antananarivo (Tananarive - communément Tana sous la colonisation française) cette année. Son front se couvre de sueur malgré la fraîcheur. Il aurait besoin de dormir, se couche sur le côté, la tête dans le creux

du bras, puis se redresse en pensant aux rats. Il les imagine monter sur le lit et lui dévorer les orteils ou le nez pendant son sommeil. Déjà en arrivant de France, il y a 18 mois, il avait de la peine à s'endormir s'il n'avait pas sprayé tous les cafards de sa chambre d'hôtel au Baygon. L'idée qu'ils puissent se balader sur son visage lui était insupportable. Alors les rats... Il espère sans trop y croire qu'ils ne trouveront pas un moyen de grimper aux pieds du lit.

Qui peut-il bien l'avoir enfermé ici ? Où se trouve-t-il ? Pourquoi ne répond-t-on pas à ses questions ? Pourquoi ne l'interroge-t-on pas ? Ses agresseurs lui sont tombés dessus sans un bruit alors qu'il sortait de chez Florence, où il avait fait la fête une bonne partie de la nuit.

Florence travaille pour la FAO¹ en tant qu'économiste. Elle aime tellement la musique qu'elle a utilisé les trois quarts de son quota de déménagement pour importer son piano. La grande maison qu'elle loue sur les hauts du quartier d'Antsahabe résonne presque tous les soirs des jam sessions qu'elle y organise avec des amis musiciens venus d'un peu partout. Elle est d'une fraîcheur et d'un naturel qui la rendent sympathique dès qu'on la rencontre. Contre toute attente, elle n'a pas besoin de se revêtir d'une armure pour entretenir avec les gens - en particulier avec les hommes - une relation proche et sans ambiguïté. En plus de celles de sa maison, elle a ouvert ses portes à Anjy, un jeune guitariste de talent qui met dans ses cigarettes plus d'herbe que de tabac et qui regarde le gens droit dans les yeux avec un air amusé et un peu allumé.

Michael se dirigeait vers sa moto tout en préparant son casque. Il avait un peu fumé et beaucoup bu. Il n'a rien vu venir. On lui a mis un sac sur la tête, un bâillon par-dessus et on l'a jeté dans le coffre d'une voiture, les mains menottées dans le dos. La moto, de même que son saxophone et son sac de travail ont dû rester sur place.

Surmontant sa peur, il pose délicatement un pied hors de son abri, imaginant marcher sur l'un des rongeurs. On lui a pris ses bottes de cuir. Son pied nu ne trouve qu'un sol dur un peu glissant. Il marche à tâtons, fait le tour de la pièce, attentif au moindre bruit. D'un geste brusque, il se débarrasse des trois bestioles un peu plus audacieuses qu'il sent s'agripper au bas de son jeans. Un trou dont émane une odeur insupportable dans un coin. Il comprend vite que c'est là qu'il devra se débarrasser de ses déjections et par là aussi qu'entrent et sortent librement ces sales rongeurs. Retour sur son lit. Il est bien seul. Un carré d'environ trois mètres de côté. Une porte métallique, sinon rien que des murs décrépis Il n'est pas beaucoup plus avancé.

Au fil des jours en se concentrant sur les sons, il finit par se faire une image de

l'endroit dans lequel il se trouve. Le claquement des portes métalliques, les gémissements, les appels et les altercations que lui renvoient les murs humides, la longue réverbération des bruits ; tout cela lui donne l'impression d'être au fond d'un couloir bordé d'autres cellules semblables à la sienne et habitées par d'autres malheureux. Aux bruits qu'il entend, il construit aussi le fil du temps, marqué par le passage du gardien, du bruit sec des serrures ou des portes, mais aussi par une plus longue période de silence que ne troublent que les râles de souffrance ou des cris de cauchemars. Puis une suite de bruits qui font penser à la reprise de l'activité diurne. Ce qu'il vit n'est pas très loin de ce qu'il aurait imaginé s'il avait pensé à une prison africaine. Dehors, on dit qu'elles sont bondées, pourtant il est seul depuis des jours. Là aussi, les Vazaha² ont-ils droit à un traitement de faveur ?

En dehors de la brute sourde et muette qui lui apporte à manger et à boire une fois par jour, il n'a vu ni parlé à personne depuis ce qui lui semble une éternité. Trois jours, cinq jours ? Impossible pour lui de se le rappeler.

Ce matin, Michael hurle dès l'ouverture de la porte.

— Quand est-ce que je vais pouvoir parler à un responsable de cette satanée de prison ?

L'autre le regarde droit dans les yeux avec un rictus chargé d'ironie et de mépris, lui lance l'assiette, puis lui tourne le dos avant de sortir.

Un jour, la tension et le manque d'espoir le font exploser. Au moment où le gardien pénètre dans la cellule, une louche à la main, Michael le contourne et se précipite en direction de la porte. Le gardien devait s'y attendre le repousse d'un coup de pied vif lancé vers l'arrière. Déséquilibré, Michael s'affale, se cogne la tête et tombe lourdement sur l'épaule. Il n'a pas le temps de reprendre ses esprits que le gardien est sur lui. Le prenant par sa chemise crasseuse, il lui donne deux claques de ses mains énormes. Michael opère un demi-tour et se retrouve plaqué contre le mur, le genou du gardien qui lui écrase le bas du dos. Avec une haleine de cheval, ce dernier lui susurre quelques mots en malgache, dont il ne capte que le fameux « lelen ty » - enculé ! – qui dans la bouche d'un Malgache peut aussi bien être affectueux qu'insultant. Dans le cas présent, il n'y a aucun doute.

Fou de douleur, Michael puise dans ses dernières forces pour dégager son bras et, en hurlant, frappe le gardien à la mâchoire. Pourtant bien porté, le coup ne semble pas déstabiliser le géant

— Lâche-moi !

Comme s'il obtempérait enfin, le gardien relâche son étreinte. Mais à peine Michael s'est-il redressé, qu'il se prend une troisième gifle qui l'envoie en

tournoyant s'écraser contre le mur.

Il n'en fallait pas plus pour que Michael comprenne qu'il ne sortirait pas de là par la force. Le nez en sang, à moitié groggy, il se traîne jusqu'au coin de son lit, plie ses jambes contre sa poitrine et baisse la tête comme un animal blessé. Le gardien semble satisfait de la leçon donnée. Comme si rien ne s'était passé, il ramasse sa louche, dont le contenu s'est répandu au sol et sort avec un petit sourire. La serrure est fermée dans un claquement sec puis la lumière s'éteint, rendant Michael à la nuit et à sa solitude. Dans les secondes qui suivent, il entend les couinements caractéristiques des rats qui se battent pour se partager son repas. Puis le silence revient. Impassible, Michael visualise la scène comme s'il était au cinéma après avoir fumé un joint. Ses premiers jours de captivité lui ont montré que les rats étaient moins agressifs qu'il le craignait, du moins tant qu'il restait sur son lit. Sa peur viscérale de ces rongeurs s'est désormais transformée en indifférence apathique.

Les jours passent. En l'isolant ainsi, on doit vouloir que sa présence dans ce lieu reste inconnue. Cela ne laisse rien présager de bon. Il va mourir là, ils jetteront son corps dans une rivière boueuse et il finira dévoré par un des énormes caïmans qui y vivent. Les voay³ comme disent les Malgaches avec l'air terrifié.

Malgré ses demandes répétées, Michael n'obtient toujours aucune explication sur sa situation et ce qui y a conduit. Ses cris de colère, ses menaces, la promesse de donner au gardien des sommes astronomiques pour le libérer, ses larmes, aucune de ses tentatives n'a eu le moindre effet. Un cinquième mur, celui du silence, s'est vite élevé, aussi solide que les autres. Depuis la tentative de passer en force, cette espèce de colosse se fait même un plaisir de le frapper s'il fait mine de descendre de son lit ou s'il ouvre la bouche pour demander une énième fois à parler à son chef.

Michael ne bouge plus de son lit que pour ramasser sa nourriture et son eau, et faire ses besoins. Il se dit que si sa route devait se terminer dans cet endroit sordide, le problème de ses amours coupables avec Malala (prononcer **Malal**), la jeune femme dont il s'est épris il y a trois mois, serait définitivement réglé.

Bien que ce soit difficile à accepter, il a quand même une idée de la raison qui l'a conduit ici. Ses critiques un peu trop ouvertes au sujet de la politique pseudo-sociale-démocrate du président Ratsiraka, caricature du modèle nord-coréen pourraient représenter une explication plausible à tout cela. Son collègue de travail, pourtant dans le parti « d'opposition » et peut-être justement pour cela, lui avait dit à plusieurs reprises de ne pas trop parler contre le Gouvernement.